

Collines

STEPHANE LOMBARD

Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit, d'adaptation ou de traduction, réservés pour tous pays.

© Stéphane Lombard, 2024.
2 rue Guillaume Olivier 83460 Les Arcs.
Site web : <https://stephanelombard.com>

ISBN : 9791041554577

*Je voulais juste être heureuse, avoir
une famille comme tout le monde.*

LE PREMIER JOUR

1

Aujourd'hui nous recevons le professeur et psychothérapeute Alain Cantini. Dois-je vous appeler docteur ou professeur ?

Professeur ira bien (rire).

Professeur Cantini, nous allons parler avec vous des souvenirs, de leur tendance à s'attacher aux objets mais aussi aux lieux. C'est le sujet de votre livre, « Les objets-souvenirs : comment se réconcilier avec soi-même » aux éditions L'Autre Temps.

Je dois dire que le sujet que vous traitez dans votre livre est passionnant. On y trouve un vrai travail de psychanalyste clinicien avec des cas concrets et beaucoup de pédagogie mais aussi, ce qui rend l'ouvrage atypique : on est parfois proche de l'occultisme voire du spiritisme — néanmoins scrupuleusement appuyé de recherches archéologiques et historiques.

Tout ceci est je pense très mystérieux pour nos lecteurs. Pouvez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet, professeur ?

Tout d'abord merci pour votre invitation, c'est

un plaisir. Tenez, entrons dans le vif du sujet et prenons un exemple parlant. Il me semble que vous avez des enfants ?

Oui, j'en ai deux.

Très bien, vous connaissez alors de première main le phénomène régressif du doudou. Eh bien un objet-souvenir fonctionne un peu de la même manière chez l'adulte, tout simplement.

Vous voulez dire que les adultes ont aussi des doudous ?

Pas exactement (rire). Les adultes intellectualisent plus. Passé un âge, quand nous sommes encore enfant, nous quittons ces béquilles émotionnelles qu'on adopte comme calmant en quelque sorte. Cependant, arrivé à notre âge adulte, nous ne sommes pas tous égaux dans la construction de notre psyché et, il arrive que face à l'adversité et l'inconnu, nous n'ayons pas toujours les moyens de lutter ; alors nous utilisons nous aussi des moyens compensatoires et régressons, pour laisser place à un mécanisme revenu du fond des âges. Nous reprenons ainsi le fétichisme et l'idolâtrie de nos ancêtres.

Mais ce n'est pas toujours un problème et c'est ce qui est encore utilisé dans la religion avec les objets de culte. Si une bonne pensée ou un bon souvenir, dans notre cas, est attaché à un objet, il peut nous donner du courage par exemple. Un objet peut nous rappeler une promesse qu'on s'est faite ou un objectif plaisant — ça représente un encouragement passé qui peut nous servir de coup de pouce.

Notez qu'il y a aussi le cas où l'objet en

question est empreint d'un souvenir heureux auquel on se raccroche par nostalgie et qui peut nous empêcher de passer à autre chose dans notre vie. La nostalgie ne se transforme pas systématiquement en pathologie mais nous traitons ce genre de cas aussi.

En revanche, et c'est spécifiquement le sujet de mon livre, ça se corse quand le souvenir lié à cet objet est négatif. Là, ça peut nous entraver, nous enfermer dans un cercle vicieux. C'est là où la thérapie que nous avons mise en place va aider.

Comment ça se manifeste ?

Laissez-moi vous raconter une anecdote : j'ai eu un jour un patient en consultation, parce qu'il avait cette chose dont il n'arrivait pas à se débarrasser et qui le faisait souffrir. Il s'agissait de son alliance qu'il avait encore sur lui suite au décès de sa femme, des années plus tard.

Jusqu'à là, il n'y a rien d'anormal, ça se comprend, c'est plutôt symbolique. Mais le problème c'est que leur relation était « empoisonnée » selon ses propres termes et il n'avait pas vraiment de bons souvenirs. Cette femme l'avait beaucoup fait souffrir à force de manipulations et de jugements sévères et cette bague lui rappelait tout ça.

Cet homme se sentait coincé. D'un côté, cette bague lui rappelait toute une partie de sa vie qui l'étouffait mais d'un autre côté, il n'arrivait pas à s'en débarrasser car il sentait encore le jugement de sa femme. Il y avait une question de culpabilité aussi. Il ne voulait pas s'en débarrasser parce qu'il avait encore peur de cette femme et ne s'autorisait pas à la « détester ». Il ne lui avait

jamais fait face. Et même si son décès l'avait libéré de son joug, il ne s'autorisait pas à être heureux et recommencer sa vie (et pourtant le pauvre homme n'avait pas grand-chose à se reprocher).

Je lui ai alors demandé s'il voulait bien se prêter à un petit jeu — présenté comme un exercice en réalité car les adultes sont plutôt réticents aux jeux.

Comme sa femme n'était plus de ce monde, je me suis déguisé en avatar de cette femme. Je lui ai demandé de me prêter sa bague pour l'exercice et l'ai ensuite invité doucement à me dire les choses qu'il lui reprochait et nous avons fait un travail classique de psychothérapie.

Attendez, vous êtes en train de me dire que vous avez enfilé une robe ? (rire)

Que voulez-vous, ce sont les exigences du métier. Je suis un homme de terrain après tout (rire).

Sérieusement, ça marche, aussi simplement ?

Oui ça fonctionne à tous les coups. Nous avons en quelque sorte exorcisé le souvenir de l'objet qui lui posait problème. Une fois le sac vidé devant cet avatar, nous avons ensuite ritualisé le deuil en faisant disparaître physiquement ce souvenir. Nous l'avons rendu à sa femme : il est enterré à côté de sa tombe à présent. Il s'agissait ici d'obtenir un pardon rédempteur. C'est souvent le cas.

Cette mise en scène rituelle est systématique ?

Si le patient est profondément « enlisé » si on peut dire, oui, il est nécessaire de mettre en scène

pour marquer la rupture. C'est ce qui garantit le succès de la thérapie.

À travers l'humanité, nous avons toujours utilisé les rites pour séparer ou lier les choses à des périodes, des émotions, des mémoires. Pour séparer quelque chose, marquer un passage, ça peut prendre la forme d'une purification ; un bain rituel, une destruction par le feu... ou un enterrement symbolique. On peut écrire son mal et l'enterrer ou le brûler, le jeter au fond de l'océan.

Vous savez ce qu'on dit : on ne peut pas raisonner une personne qui a perdu la raison. Si c'est l'émotion qui lui a fait perdre le chemin, on utilise l'émotion pour la ramener. Pour ce cas de figure, c'est la même chose. Il faut utiliser les mêmes armes qui ont précipité la chute du patient. C'est pourquoi on utilise un mécanisme primitif pour défaire un autre mécanisme primitif.

— C'est dingue ça.

Éléonore perdait son regard dans l'ombre sèche des pins de la station-service, enfoncée dans le siège passager à l'avant de la voiture. La couverture collante du magazine en équilibre sur ses jambes, elle se pencha pour chercher son sac à main sous le siège. Là, entre le petit miroir et la crème pour les mains, elle sentit la forme familière du briquet en métal de son père. Elle remit une mèche de cheveux derrière son oreille et, le front rafraîchi par la brise s'engouffrant à travers la fenêtre, elle regardait entre ses doigts le souvenir

qu'elle avait gardé de son père et qu'elle gardait toujours auprès d'elle depuis des années, sans savoir pourquoi.

Après tout, cette chose lui rappelait seulement de mauvais souvenirs. Alors c'était ça ? C'était pour ça qu'elle n'avait jamais voulu s'en débarrasser ? Pour lui rappeler de mauvais souvenirs ? Par culpabilité ? Difficile à dire. Pour elle, c'était juste comme ça. C'était tout ce qu'il lui restait de cette personne qu'elle n'avait pas suffisamment connue. C'était juste un pan de mémoire flou.

Éléonore resta un moment à regarder le briquet doré dans l'ombre de la voiture. Elle essayait de lui donner un sens. Étrange qu'il se retrouve là encore aujourd'hui entre ses mains, comme si parfois l'histoire se répétait en une version parallèle, modifiée. Elle aussi avait voyagé dans une antique petite voiture chargée sur les chemins de campagne. Une fois. C'était la dernière. C'était avant que son père ne change totalement et qu'on ne le revoie plus, qu'il se fasse prendre par ses vices et qu'il tire un trait sur sa famille. Après ça il n'y avait plus eu assez d'argent pour les voyages, pour rien.

Heureusement que Gérard n'était pas comme ça, se disait-elle. Pour lui, la famille c'était important. Même s'il avait ses défauts et que ces derniers temps il avait été absent à cause de son travail et des travaux, ce n'était pas le genre à abandonner tout le monde du jour au lendemain.

Éléonore ouvrit le capuchon du briquet et l'observa un moment, avec sa grille perforée et sa roulette crantée, qu'elle se mit à tourner lentement, sans provoquer la moindre étincelle.

Remarque, il y avait bien eu cette histoire avec Xavier et sa secrétaire. Qu'est-ce qui te dit qu'il ne va pas faire pareil lui aussi ? À force de toujours trainer avec lui, il va finir par être tenté et...

Elle referma le capuchon du briquet. Rien qu'à y penser, elle fut prise d'une tristesse inguérissable d'un traumatisme enfoui qu'elle souhaita ne jamais avoir connu. Elle avait sa famille maintenant. Tout allait encore bien, ça ne servait à rien de penser au pire. Le principal, c'était d'aller de l'avant.

Allez, c'est juste un briquet. Pourquoi ça me met dans tous ces états ?

Éléonore rejeta l'objet dans son sac et se tourna vers la grande porte vitrée de la station-service.

— Bon, qu'est-ce qu'ils font...

Du bout des doigts, elle agrippa le col de sa robe pour se ventiler.

— Cette chaleur va me tuer.

Toujours personne en vue. Difficile de voir avec ce reflet. Des ombres, sans plus. La tête de lynx géante de la chaine MONTANOL placardée sur le fronton la regardait toujours de haut comme si c'était elle qu'elle allait dévorer.

Le reflet de la vitre de la station s'assombrit un

moment dans son champ de vision. Éléonore se tourna brièvement vers la porte d'entrée qui était en train de coulisser mais, fausse alerte, c'était juste le gros monsieur qu'elle avait vu entrer tout à l'heure, avec son scooter trop petit pour lui, sa démarche pénible et son air hagard.

L'air frais de la climatisation passa à travers la carcasse ouverte de la vieille voiture. À y réfléchir, elle aurait dû y aller, avec eux.

Éléonore souffla et se remit à sa lecture, cherchant du doigt là où elle s'était arrêtée.

Très intéressant.

Mais ça, c'est pour les cas les plus simples si on peut dire. Il y a un autre cas de figure bien plus complexe avec lequel il faut utiliser d'autres méthodes.

Je me demandais justement quand vous alliez y venir. C'est un sujet qui tient toute la moitié de votre livre. Il est question de dissociation de personnalité, c'est ça ?

Oui. Un cas bien plus complexe et plus grave où, le souvenir ne s'est pas simplement imprégné dans l'objet en gardant cette connexion active entre lui et le patient, mais où il a tout simplement déménagé dans l'objet et disparu de la mémoire du patient, à son insu.

*Un souvenir placé dans un objet ? C'est possible ça ?
Comment ça se—*

Soudain, une odeur de cigarette sortit Éléonore de sa lecture.

— Ah mais c'est pas vrai...

Elle prit le magazine entre ses mains et l'agita pour chasser la fumée.

— C'est vraiment une plaie.

Éléonore se tourna vers la source du mal mais le responsable était déjà en train d'écraser son scooter de tout son poids pour le faire démarrer, laissant derrière lui un nuage d'essence liquoreux.

Comme si la ville ne nous avait pas quittés.

Le gros bonhomme entraîna avec lui le bruit du moteur qui fut remplacé aussitôt par de petits gémissements à l'arrière de la voiture.

— Bravo, il est réveillé maintenant.

Éléonore se tourna vers son bébé qui se tortillait à l'arrière dans son siège enfant.

— C'est une mauvaise habitude Arthur. J'espère que tu ne deviendras pas comme ça plus tard. (Elle passa la main sur sa tête ronde aux cheveux fins.) Non, impossible. Comment ce serait possible avec une trogne pareille ? Et ces petites joues à croquer et ces petits yeux rieurs, hein ?

Alors qu'Éléonore chatouillait son bébé, un bruit familier attira son attention : c'était la porte vitrée du magasin qui s'ouvrait encore une fois, sous la grande tête de lynx.

— Ah, vous voilà, dit-elle.

Elle regardait sa petite Lisa sautiller dans sa direction avec ses longs cheveux blonds, deux boissons dans les mains et son père en retrait, les bras chargés.

— Maman !

Éléonore passa la tête par la fenêtre.

— Tiens maman, dit Lisa, qui eut la bonne idée de placer la boisson encore fraîche sur le front de sa mère.

— Ah ça fait du bien...

Éléonore prit la cannette entre ses mains et l'ouvrit. La fraîcheur du front gagnait maintenant sa gorge tandis que son Gérard lui sourit en passant. À l'arrière de la voiture, il rangea les affaires dans le coffre avant de le faire claquer et de rejoindre son siège, faisant s'affaisser la voiture. Avec Lisa assise à l'arrière à côté de son petit frère, tout le monde était là.

— Tu as trouvé tout ce que tu voulais ? demanda Éléonore.

— Oui, dit Gérard.

Il mit un tour de clé et la voiture démarra en tremblant.

— Si seulement on avait la clim, dit Éléonore.

— T'inquiète pas, où on va on n'en aura pas besoin, dit Gérard. Il fera un peu plus frais une fois là-haut.

— C'est tout ce qu'on peut demander.

— Tu es attachée ma Lili ? demanda Gérard.

— Oui !

— Alors let's go !

Un coup de levier de vitesse, le frein à main enlevé, ils étaient partis. Les mains sur le volant, Gérard sortit la voiture de la station-service et remit la famille sur la route des vacances tandis que, dans le miroir du pare-soleil, Éléonore regardait la grosse tête de lynx diminuer au loin derrière Lisa qui s'occupait de son petit frère sur la banquette arrière. Rassurée par cette image, elle s'enfonça dans son siège, détendue pour une fois, confiante, la brise fraîche des petites routes sur le visage.

Les vacances commençaient bien. Gérard avait enfin sorti le travail de son esprit, décroché pour de bon en prévision de tout ce mois d'août (c'est-à-dire qu'il n'avait pas eu le choix pour une fois). En tout cas, heureusement que c'était bien fini et enterré, au moins le temps du séjour. C'est ce qu'il lui avait promis du moins. Pas de coups de fil du boulot, pas de travail emporté avec soi — seulement de vraies vacances en famille, comme tout le monde, au milieu de rien, loin de la ville, au calme sous la chaleur de l'été. Ça faisait longtemps... des vacances... tous ensemble.

Je crois que si j'avais encore entendu parler d'Ambreval quelques jours de plus, je serais partie toute seule cette fois, avec les enfants.

2

Je me demande s'ils vont s'en sortir avec Ambreval. Quasi sûr qu'ils vont rien trouver de plus. Aucune chance. Pas avec ce qu'on nous a mis comme contraintes. Xavier avait peut-être raison. C'était un contrat de merde depuis le début. M'enfin, c'est plus mon souci maintenant. Maintenant, il va falloir que je m'occupe de la cheminée...

Les mains crispées sur le volant, Gérard enchainait les lacets de la route avec fluidité, les rapprochant tous de la grande masse d'un vert sombre qui se dessinait au-devant du pare-brise, haute et prometteuse : les collines noires avec la fraîcheur de ses lacs, la tranquillité de ses forêts et la petite maison à retaper qui les attendaient — du repos en perspective pour marquer enfin une pause, faire comme tout le monde. Enfin, pour Éléonore, Lisa et Arthur. Pour lui, c'était une autre histoire. Les plaisirs des vacances étaient encore bien loin dans son esprit. Il pensait au salon qu'il fallait finir de carreler et à la cheminée qu'il devait préparer pour l'hiver — il fallait bien que quelqu'un le fasse après tout, ils n'allaient pas passer l'hiver sans

chauffage. Même si c'était loin, il devait s'y prendre tôt. C'était sa seule occasion, maintenant ou jamais.

Attaquant la première montée avant un lacet, il n'avait qu'en tête le tubage de la cheminée et comment il allait s'y prendre. Il se voyait déjà dans l'âtre à chercher comment accrocher les tuyaux jusqu'en haut (c'était du 125 ou du 139 ?). Jusqu'en haut ? Et le toit ? Dans quel état il était le toit ? Ça devait aller, mais, comment passer là-haut ? Il y avait une trappe au moins ? Et cette satanée porte du hangar — et le hangar à ranger...

Je sais pas si ça va être les vacances pour tout le monde.

La voiture ralentit et pressa légèrement tout le monde en avant.

— Ouf, dit Éléonore, la main sur la boîte à gants. Ils sont secs ces virages.

— Il y en a beaucoup comme ça tout le long, répondit machinalement Gérald.

Il reprit l'accélération et, la cheminée envolée, repensa au vendeur de la station-service. Un type étrange. Parfois, se disait Gérald, on recevait des informations qu'on n'avait pas forcément demandées. Comme quoi c'était presque courageux de s'installer là-haut, que c'était un coin que les gens avaient tendance à fuir, même pour les vacances. Un endroit paumé et condamné...

De quoi je me mêle.

— Regarde Lisa ! dit Éléonore qui pointait du

doigt une grande ombre planant dans le ciel bleu. Tu as vu l'oiseau ?

— C'est quoi ? demanda Lisa, penchée entre les deux sièges avant.

— C'est une buse, répondit Gérald. Il y en a plein ici. C'est rigolo hein ? On en voit sur les arbres et les poteaux des fois.

— Hi ! fit Arthur, qui essayait d'imiter le bruit de la buse tout en trépignant de ses petites mains. Hi !

— Arthur ! s'amusa Lisa.

Gérald regarda brièvement la buse tournoyer dans les airs et engager une descente tandis qu'il passait une vitesse sur le plat d'une route un peu plus dégagée.

Oui les gens du coin fuyaient les collines noires, se disait-il. Mais les gens du coin étaient à tous les coups des superstitieux et ça ne l'empêcherait pas de passer ses vacances là-haut avec sa famille — et à vrai dire, il n'y avait sûrement rien de si bizarre que ça. Les gens des collines n'avaient pas tous disparu comme ça du jour au lendemain, c'était juste une région abandonnée comme beaucoup, à cause de l'exode rural. Ce n'étaient pas les premiers à revenir dans ces coins perdus et sûrement pas les derniers non plus. Rien à voir avec Ambreval.

Arrête de penser à ça.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? dit Éléonore.

Mais de là à répéter toutes ces histoires et dire que la forêt avait une mauvaise influence sur tout ce qui

respirait, animaux et humains compris, ou que l'eau qui sinuait au cœur de la colline était responsable de—

— Gérald, attention !

Gérald mit un coup de volant pour éviter la buse qui passa tout près du capot, manquant de s'écraser sur la voiture. Dans un crissement de pneus, il revint aussitôt de l'autre côté de la ligne blanche, regardant filer le volatile fou en contrebas.

— Ça va ? dit Éléonore, tu veux t'arrêter un moment ?

— C'est rien, dit Gérald. C'est rien. Ça ira.

Gérald regarda sa fille dans le rétroviseur : plus de peur que de mal.

— Ça va derrière ? dit-il.

Lisa hocha la tête, souriante, un peu nerveuse.

Ce n'était rien. Tout allait bien. Tout allait bien.

Lancé à nouveau sur la ligne droite, Gérald jeta un bref coup d'œil vers les cimes des arbres en contrebas : il lui sembla que l'oiseau avait été à la poursuite de quelque chose et qu'il venait de l'attraper entre ses serres. Rien à voir avec eux. Rien à voir avec une malédiction.

Les gens sont superstitieux...

Ce type-là, le vendeur, aurait sûrement pensé que cette buse était possédée et avait voulu les tuer, consciemment. Comme une sorte de présage, un message ou quelque chose du genre, pour dire de ne pas continuer le voyage (et Éléonore aurait marché

là-dedans, toute sensible qu'elle était à ce genre de choses — heureusement qu'elle n'avait pas entendu les élucubrations de ce type, sinon elle y aurait réfléchi à deux fois avant d'accepter d'acheter une maison dans le coin). Bien sûr, Gérald avait déjà entendu toutes ces histoires, mais on ne pouvait pas tout expliquer par des malédictions, des forces invisibles ou on ne sait quoi. On pouvait tout tordre. Non, c'était une région délaissée tout simplement, et une aubaine pour une petite famille aux moyens modestes, quand on savait à quel point l'immobilier s'était enflammé dans les coins prisés. Hé, se rassurait Gérald, ça restait quand même le plus calme qu'ils avaient pu trouver et assez dépayçant pour en profiter.

Quoi qu'il en soit, aucune chance d'espérer avoir autre chose. Il avait fallu faire une croix dessus. Il ne restait plus que les endroits peu connus. Il fallait faire une croix sur la mer et viser plus bas que les montagnes. Plus bas, c'était les collines. Et les collines, c'était là où ils se rendaient pour passer leurs vacances. C'était trop tard de toute façon, ils étaient sur la route, ils s'y étaient engagés, pour les enfants. Ils ne pouvaient plus revenir en arrière maintenant.

Bien sûr, il n'y avait pas de lieux hors du commun à visiter ni de vues à couper le souffle — pas tant que ça à part ce qu'il y avait sur la brochure touristique. Disons plutôt que c'était le genre de région où il fallait trouver des gens du coin assez amicaux pour

se faire indiquer des endroits de qualité gardés bien secrets (et on les comprenait vu ce que devenaient les sites à touristes). À part quelques curiosités connues de tous, le reste était désespérément et éternellement d'une banalité extraordinaire.

Gérald le savait tout ça. Mais ça ne l'empêcherait pas d'en profiter. Et puis, ça restait encore le plus près de la ville pour espérer faire une pause du raffut urbain et calmer ses nerfs un moment, se recentrer dans la nature — ils en avaient bien besoin. Et si ça se passait bien, ils y seraient pour Noël aussi. Il s'y voyait déjà, avec le feu et les décorations brillantes, les petites ampoules de couleur et les enfants lovés dans de grosses couvertures, la chaleur de l'intérieur, pendant qu'au-dehors un vent glacé tapisse les fenêtres de neige... Oui, ça serait bien et ce serait une belle surprise pour sa femme, elle qui avait toujours voulu avoir une cheminée — et une première pour Lisa et Arthur. Mais pour ça, il fallait bricoler cette maudite cheminée.

125 ou 139 ? Et cette satanée porte qui ferme pas.

3

— On est arrivés ?

— Pas encore ma chérie, dit Éléonore.

Lisa regardait les alentours défiler à travers la fenêtre de la voiture, cheveux rabattus par le vent qui s'engouffrait à l'arrière.

Le paysage avait à nouveau changé depuis qu'ils étaient partis de leur appartement, depuis qu'ils avaient quitté la station-service. Celui-ci était plus intéressant que tout à l'heure. C'était plus vaste autour. Ils avaient abandonné les virages, les montées, et étaient maintenant sur un plateau stable.

La route était grande et droite. Une vraie piste d'atterrissage de temps à autre encerclée d'arbres hauts et pointus, parfois toute dégagée sur le ciel bleu ensoleillé et parsemé de gros nuages épais au-dessus du lointain en bas fait de champs et de bosquets. D'ici, on ne voyait plus la station essence blanche avec sa grosse tête de lynx, c'était sûr. D'ailleurs, il n'y avait plus rien à part la route : pas de magasin ou de surface goudronnée, tout finissait éventuellement

par bifurquer sur un chemin délabré ou une piste de terre pour rejoindre çà et là les quelques maisonnettes éparpillées près d'îlots de sapins ou surplombant un pâturage, où parfois des moutons, parfois des vaches, broutaient tranquillement comme si le monde autour d'eux n'existait pas.

Lisa fut parcourue d'un frisson et se frotta les bras. Il faisait plus frais ici et la lumière du soleil était différente d'en bas, comme si un filtre retenait ses rayons et les rendaient moins efficaces — ou alors était-ce à cause du vent qui était frais comme s'il sortait d'un frigo...

Elle referma la fenêtre de son côté, tout en cherchant du regard quelque chose dans le paysage, tentant d'appréhender et de comprendre cette terre, toute cette terre autour, qui paraissait être d'un autre monde pour elle qui était plutôt habituée aux immeubles, aux feux rouges et aux trottoirs goudronnés.

En territoire inconnu, ses yeux se posaient partout. Elle essayait de ne rater aucun détail. Elle avait remarqué assez tôt qu'il n'y avait pas de bâtiment plus haut que les entrepôts à bottes de foin et que les maisons qu'elle avait pu voir n'avaient pas de clôture autour d'elles, ni d'autres maisons accolées comme c'était le cas chez sa grand-mère, et que c'était très sauvage ici, et libre, mais qu'il y avait beaucoup de choses autour des maisons même, comme quand parfois elle ne rangeait pas ses affaires dans sa chambre — sauf que là c'était avec des affaires d'adultes : des engins pour les champs, des

voitures, des choses métalliques rouillées, des piles de bois entassées, des outils, des grillages enroulés pour les animaux et pleins d'objets que Lisa n'avait jamais aperçus nulle part et qu'elle ne savait pas décrire ni n'en saisissait les fonctions.

Dans l'ombre de la portière, elle regardait le paysage avec une certaine joie mêlée d'une petite pointe de mélancolie. D'un côté, elle était contente de partir en vacances (elle aimait beaucoup voyager en voiture), mais d'un autre côté, elle était loin de ses amies et regrettait leur absence. Ce n'était pas faute de leur avoir demandé de venir, mais aucune ne lui avait répondu franchement ; elles ne savaient pas, ou certaines étaient juste occupées. Mais à quoi ? On ne lui avait jamais dit. À bien y réfléchir, aucune d'entre elles ne l'avait invitée non plus où que ce soit pendant tout le mois de juillet, ce qui était bizarre. Même Agathe. Il lui avait semblé pourtant qu'elles étaient bonnes amies à l'école. Mais bon, Agathe, c'était plutôt spécial : elle n'était pas comme tout le monde avec ses deux parents ensemble, alors ce n'était jamais possible de se voir facilement. Quant à Sophie, elle était partie à la mer chez ses grands-parents. Elle avait de la chance Sophie. Mais sa famille était plus riche alors...

Lisa se perdait dans ses pensées, le regard sur un groupe de chevaux courant ensemble la crinière au vent. Elle se sentit seule tout d'un coup. Elle regrettait qu'entre Arthur et elle ne se trouve seulement qu'une

valise et son petit sac à dos tigre (il y avait bien Roméo dedans, mais c'était un vieux chat en peluche pas très bavard. Exceptionnellement, il faisait la route avec sa maitresse, bien qu'elle ne l'emmenait plus en sortie avec elle depuis longtemps). Lisa aurait plutôt aimé être avec quelqu'un de son âge dans cette voiture. Une petite fille de huit ans comme elle, pas un bébé de moins d'un an qui ne savait même pas encore marcher. Même si elle aimait beaucoup son petit frère, ce n'était pas pareil. Il ne comprenait rien quand on jouait aux jeux avec lui. Elle avait déjà essayé : il jetait les cartes partout ou bavait dessus.

Même si une amie avait pu venir, où se serait-elle assise ? La vieille voiture de papa était tellement chargée, comme jamais elle ne l'avait été (comment pouvait-elle continuer à rouler dans ces conditions ? Mystère !) En même temps, ça faisait un moment qu'ils n'étaient pas partis en vacances ou aussi loin, bien qu'à vrai dire, Lisa ne savait pas exactement si c'était vraiment loin ou pas, elle ne se rendait pas compte. Mais si maman avait insisté pour prendre autant d'affaires, c'était qu'il y en avait sûrement besoin, même si ça faisait beaucoup. Maman pensait à tout et ça marchait. Elle avait l'air de savoir ce qu'elle faisait, même si papa trouvait que c'était peut-être « excessif » comme il disait, et qu'il avait « l'impression qu'on partait pour des mois alors qu'on n'allait rester peut-être que deux semaines ». Mais comme maman

l'avait fait remarquer, « et si on restait plus longtemps », et « s'il arrivait quelque chose » (ça, c'était pour toute la pharmacie que maman avait mise dans un grand sac) ou encore « on ne sait jamais ».

« On ne sait jamais », c'était toujours une bonne raison que maman utilisait quand papa n'était pas d'accord. En général, ça marchait bien. Lisa trouvait qu'elle avait sans doute raison cette fois-ci et que papa devait l'écouter, comme quand elle lui disait de ralentir de temps à autre sur la route parce qu'il roulait trop vite et que ça pouvait être dangereux. Et papa avait beau lui expliquer qu'il connaissait le trajet pour l'avoir pris plein de fois, ça ne changeait rien.

Lisa perdait son regard au loin et se disait que peut-être papa avait raison pour cette fois. Elle ne trouvait pas qu'il roulait si vite que ça, elle avait confiance. Il n'avait jamais eu d'accident — la buse de tout à l'heure ne comptait pas — et ce n'était pas le genre à faire des choses stupides, même s'il n'était pas souvent sérieux. C'est juste qu'il aimait s'amuser voilà tout, et ça ne pouvait faire de mal à personne, se disait Lisa qui sentit un instant l'air frais de l'ombre des arbres passer à travers les vitres jusque dans les cheveux dansants de sa mère, qui diffusaient son parfum envoûtant et rassurant, toujours le même, qui aurait permis à Lisa de la retrouver au milieu d'une foule à coup sûr. C'était le parfum des occasions, et aujourd'hui, c'était une occasion.

Lisa regardait sa mère, avec ses cheveux foncés et le tissu de sa robe d'été posé légèrement au coin de sa nuque. Elle se disait qu'elle ressemblait à une vraie dame comme dans les vieux films avec sa tête haute et sa belle peau claire, et qu'elle était la plus jolie aujourd'hui — et que son père devait être très content d'être avec elle parce qu'elle était très belle et qu'ils s'entendaient bien en général, surtout aujourd'hui, où tout le monde semblait plus léger que d'habitude et plein d'énergie.

— Maman, dit Lisa, je peux regarder la brochure ?

— Encore ? Bien sûr, tiens.

Lisa regardait sa mère se pencher pour prendre la brochure dans la boîte à gants. Elle la tendit derrière elle, avec ses arêtes abimées à force de lectures (bien que Lisa connaissait le texte par cœur, elle voulait revoir les images entre ses petites mains, une dernière fois encore).

Bienvenue dans les collines noires !

Connues pour ses nombreuses forêts et ses lacs majestueux, les collines noires vous accueillent toute l'année, en été comme en hiver
Différentes saisons, différentes sensations !

— Tu n'as pas soif ma Lili ? demanda Éléonore.

— Pas d'envie pressante ? demanda Gérald.

Lisa secoua énergiquement la tête et continua sa lecture. Elle était déjà partie. Elle revoyait la grande

forêt qui entourait le lac vert sous le ciel bleu avec l'hôtel rouge posé dans le fond comme un gros bonbon.

LE LAC ÉMERAUDE

Rien de mieux après un long voyage que de venir se rafraîchir et perdre son regard dans le bleu vert éternel du lac émeraude entre les arbres centenaires, les vraies plages de sable ou les criques intimistes. Venez en famille, il y a tout ce qu'il faut pour les enfants !

— Papa ?

— Oui ?

— On ira au lac ?

— Oui, dans quelques jours.

— Je t'ai mis ton maillot dans ta valise, dit Éléonore.

Lisa avait hâte d'y être. C'est ce qui l'intéressait surtout, et elle n'aurait rien à envier à Sophie parce qu'un lac aussi bleu avec des plages comme à la mer, c'était un peu comme y être, à la mer. Et puis Lisa aimait beaucoup les lacs de toute façon. C'est vrai, il y avait un sentiment de tranquillité que la mer n'offrait pas — et puis la mer était loin de chez eux, c'était difficile d'y aller. Même si c'était très amusant de jouer dans les vagues, ce n'était pas pareil.

En ville, il y avait aussi un lac et Lisa aimait bien y aller avec ses parents, faire comme les gens heureux qui faisaient tout un tas d'activités avec leurs enfants

comme eux le faisaient aussi, avant de se reposer pour manger des glaces ou des crêpes (au chocolat pour Lisa, toujours). Quand ils y allaient, c'était le dimanche parce que le reste du temps ses parents n'avaient pas le temps, alors il y avait souvent beaucoup de monde et il fallait faire la queue parfois, mais ce n'était pas grave parce que ça ne dérangeait personne, pendant ce temps-là on pouvait écouter les gens discuter ou jouer avec d'autres enfants qui attendaient eux aussi. C'était toujours intéressant.

Lisa reprit sa lecture, rassurée d'être à égalité avec Sophie.

L'HÔTEL GRENAT ***

Si votre soif n'est toujours pas étanchée — ou que vous avez un petit creux après votre baignade — n'oubliez pas de faire un détour à l'hôtel Grenat *** (ouvert tous les jours en pleine saison), pleine vue sur le lac, où vous pourrez vous en mettre plein les yeux et vous détendre assis devant un de leurs cocktails.

Surtout, n'oubliez pas de goûter leurs fameuses tartes à la myrtille, un vrai régal !

— Maman, on mangera une tarte à la myrtille aussi ?

— Si tu veux ma chérie.

L'ABBAYE

La perle des perles ! En plein milieu de la forêt, un complexe impressionnant de vieilles pierres

antiques, de bâtiments et de structures qui raviront les passionnés d'histoire et d'architecture. De quoi se perdre des heures et des heures à déambuler au cœur du passé — attention de ne pas vous perdre en chemin !

— Papa ?

— Oui ?

— C'est quoi une « abaille » ?

— Non, une « ab », retenta Lisa. « Aïe ».

— Ah, s'amusa Gérald, « une A-B-I » ! Mais si, tu sais, je t'ai déjà dit l'autre fois : c'est un endroit avec des moines qui vivent ensemble. Ils sortent jamais.

— Ils sortent jamais ? Ça doit être triste.

— Ils sortent, des fois. Mais pas beaucoup.

— C'est peut-être pas si triste que ça pour eux, dit Éléonore.

— Pourquoi ils font ça ?

— Je... C'est un peu compliqué à expliquer là comme ça, dit Gérald.

— C'est pour leur religion, continua Éléonore.

— D'accord.

— Ça doit être difficile de rester enfermé comme ça, dit Éléonore à Gérald qui haussa des épaules, trop concentré sur la route pour répondre.

Lisa reposa la brochure. Elle recommença à perdre son regard dans les prairies alentour. Les chevaux avaient disparu. Il ne restait que les vaches contre les

clôtures avec leur grosse tête passée à travers pour
brouter l'herbe près de la route.

— Et on ira ? demanda Lisa, sans quitter des yeux
le paysage.

— Où ça ? demanda son père.

— À l'A-B-I.

— Pas forcément, dit-il. Tu veux y aller ?

— Non, répondit Lisa. Ça fait peur.

Être enfermée. Comme des animaux.

4

Ouah, c'est vraiment génial ! Han ! Prends ça !

Lisa reprenait sa bande dessinée où elle l'avait laissée hier soir, en plein milieu du combat entre le chevalier et les démons de feu de la sorcière. Maman l'avait arrêtée en pleine lecture parce qu'il fallait se coucher tôt pour le voyage (elle avait eu raison comme d'habitude, le trajet commençait à être long), mais c'était la toute dernière aventure du chevalier, en deux parties !

Lisa avait lu le premier volume au début des vacances. Dans celui-ci, une sorcière enlevait les enfants des villageois pour ses rituels maléfiques. Comme il se trouvait que le chevalier était de passage dans le coin (il faisait un long voyage pour retrouver sa dame), les villageois lui demandèrent de l'aider. Puisque le chevalier aidait toujours les gens, il accepta. Il finit par retrouver l'ancre de la sorcière après avoir traversé de nombreux dangers et combats contre ses créatures du mal — il ne reculait devant personne ! Il la terrassa même dans un affrontement à deux doigts

de la mort. Avec ses dernières forces, il la jeta dans un grand feu et libéra les enfants des villageois.

Mais, et c'est la deuxième partie : alors que tout le monde pensait être tiré d'affaire, l'hiver approchant, les villageois voulaient se chauffer dans leurs maisons, avec leur cheminée. Seulement, à chaque fois qu'ils allumaient un feu, ça finissait toujours par brûler leur maison — les pauvres mourraient de froid !

Alors le chevalier revint les aider une fois de plus, armé de Clémence, son épée de légende, et hier soir, il était en train de terrasser les démons de la sorcière qui naissaient dans les flammes des cheminées. C'étaient eux qui, en se divisant et courant partout, brûlaient les maisons !

Mais là, c'était difficile cette fois-ci pour le chevalier, parce que la menace était spectrale, invisible et mystique : il lui fallait un prêtre pour exorciser les ossements de la sorcière afin qu'elle ne revienne plus jamais, avec de l'eau bénite et un rituel sacré, sans quoi les villageois allaient tous mourir les uns après les autres.

— Quoi ! ? s'exclama Lisa. Oh non, les os ont disparu !

Éléonore se retourna. Du bout des doigts, elle souleva la couverture de la bande dessinée.

— Mais, dit-elle, tu lis encore ça ?

Éléonore se tourna vers Gérald.

— C'est un peu morbide non ?

Gérald se mit à rire.

— C'est plutôt marrant, dit-il.

— Évidemment que c'est marrant, c'est toi qui lui as acheté ça, plaisanta Éléonore.

Lisa arrêta sa lecture pour regarder le paysage autour qui défilait encore. Il y avait toujours autant d'arbres que tout à l'heure. La route n'en finissait plus.

Elle se retourna vers sa mère.

— C'est quoi morbide ?

— C'est quand c'est sombre, dit Éléonore dans le rétroviseur. Que ça fait peur (elle se retourna vers Lisa, les mains en l'air, menaçante) qu'il y a... des... squelettes !

— Hi ! Mais j'aime bien quand il y a des squelettes !

— Même quand ils griffent ? (Éléonore parcourut les avant-bras de sa fille avec ses ongles.) Et là, tu aimes toujours les squelettes ?

— Hi ! Oui ! Hihi !

Éléonore fit semblant d'abandonner, dépitée.

— Tu es bien la fille de ton père. (Elle se tourna vers Gérald.) Les chiens ne font pas des chats hein.

Lisa croisa le regard amusé de son père dans le rétroviseur.

— Allez, on arrive, dit-il, la main levée au-dessus du volant, pointant vers un chemin clair encerclé de murets en pierres sèches.

— Ouais ! s'exclama Lisa.

Elle claqua sa bande dessinée et la glissa dans son

sac à dos tigre. Curieuse et sans rancune, elle vint se pencher au-dessus de l'épaule parfumée de sa mère pour regarder au-devant : la voiture s'engageait maintenant sur le chemin de graviers et bordé d'arbustes s'élevant au-dessus des murets bas en pierres plates. Lisa regardait avec grand intérêt le paysage qui défilait devant elle, le cœur battant, se rapprochant de plus en plus de la maison tant attendue. Encerclée de toutes ces pierres et cette mousse antique, elle n'avait toujours pas quitté son histoire et se sentait comme une princesse — ou le chevalier — à l'arrière d'un carrosse rempli de coffres en bois avec toutes ses affaires, qu'on menait à un ancien château d'une contrée reculée, de retour d'un long voyage.

Quelques maisons commencèrent à apparaître. Fenêtres blanches, petits carreaux au milieu de volets rouge brique... les mêmes qu'elle avait vus partout sur la route. C'était laquelle leur maison ? Pas celle-ci. Ni celle-là. Y avait-il quelqu'un dans ces maisons ? Allaient-ils être seuls ici ? Pour le moment, il y avait seulement le ronflement du moteur qui résonnait dans l'allée mystérieuse et le bruit des graviers de temps à autre propulsés des pneus dans un bruit sourd et caoutchouteux contre les murets.

— C'est celle-là notre maison ? demanda Lisa.

— Non, celle-là c'est celle de monsieur Edmond, dit Gérald. Tiens, il est là d'ailleurs.

Lisa regarda vers la gauche là où ce n'était pas sa

maison : il y avait un vieux bonhomme courbé au-dessus d'un petit jardin. Gérald klaxonna et le vieil homme se retourna. D'abord l'air surpris, il adressa un sourire puis retourna le geste à la petite famille qui le saluait des mains. Un gros chien baveux surgit ensuite du muret pour aboyer, comme pour souhaiter aussi le bonjour à la voiture familiale qui continuait de longer la maison.

— C'est celle-là la nôtre, dit Gérald.

Lisa regardait en direction du doigt de son père qui pointait une maison haute de deux étages se dressant au fond du chemin entre les vieilles haies.

La voiture se mit à ralentir un peu avant de tourner dans une petite cour de graviers en cul-de-sac. Gérald tira le frein à main et donna un coup de clés. Le moteur s'arrêta, laissant place au bruit du ventilateur et à quelques piailllements d'oiseaux qui s'élevaient depuis une bande de pins au loin délimitant un champ, puis le silence devint total. Même le chien s'était tu, comme pour respecter l'instant.

Lisa se plaqua contre la vitre de la portière. Elle regardait la poussière du chemin retomber, dévoilant peu à peu les murs frais de la maison plongés dans l'ombre du soleil de fin d'après-midi. Elle était là devant ses yeux, enfin là, et Lisa se tenait dans son ombre impressionnante de pierres, avec un toit plus vrai que vrai, plus vrai que les photos que lui avait

montrées son père encore la veille du voyage et qui prenaient vie devant ses yeux à présent.

Elle ouvrit la vitre arrière. Les mains sur le bord de la portière, tête dehors, elle se laissait enivrer des odeurs des fleurs sauvages des alentours qui exhalaient tout leur suc sous la chaleur intense du soleil du mois d'août. Pas de doute, les pierres de la maison étaient de véritables pierres en trois dimensions avec les ombres en mouvement des végétaux accrochés dessus et qui se laissaient doucement remuer par la brise. Les angles de la grande bâtisse, bien ancrés dans le sol, étaient recouverts de fleurs sèches qui se promenaient au bas des murs jusqu'à la porte en bois sombre, avec son poing en fer noir pour frapper dessus, entourée de deux piliers soutenant un petit toit et qui lui donnait vraiment des allures de château ou de temple ancien. Les fenêtres de l'entrée renvoyaient le reflet du ciel bleu, de la voiture et la poussière encore en suspension dans la lumière où deux papillons voletaient en se cherchant.

— Voilà, on y est, dit Gérard.

Pour Lisa, cette maison n'était pas une maison ordinaire. C'était un voyage vers de nouvelles aventures, des contrées mystérieuses et la promesse de jours extraordinaires, des souvenirs de vacances qu'elle n'avait pas encore eus entre ces murs, des jeux et des rêves dans la nuit fraîche de sa chambre. Dans la voiture, le silence contemplatif de la famille fut

ponctué d'un son de cloches s'élevant en écho dans un bois lointain.

— C'est l'abbaye qu'on entend ? demanda Éléonore.

— Oui je crois, dit Gérard.

— Oh, dit Éléonore, c'est mignon. (Elle inspira une grande bouffée d'air parfumé.) On va être bien ici.

— Y a pas de raison, dit Gérard.

Il ouvrit sa portière et se hissa péniblement hors de la voiture pour s'étirer sur les graviers de la cour pendant qu'à l'arrière, Éléonore ouvrait la porte du côté d'Arthur pour l'extirper de son siège.

— Lisa ? dit-elle de l'autre côté de la voiture. Tu viens ma chérie ?

Aussitôt dit, Lisa sortit de son admiration et détacha sa ceinture, ramassa son sac à dos tigre puis ouvrit la portière pour poser un pied sur les graviers elle aussi, déséquilibrée par le long voyage encore pesant dans ses jambes. Elle claqua la lourde portière pour rejoindre toute sa famille qui l'attendait maintenant devant la voiture, devant la maison.

— Tu es contente Lilibellule ? demanda Éléonore.

— Oui ! dit Lisa qui marchait la tête en l'air, encore impressionnée par la hauteur de la maison-château.

Gérard était près de la grande porte noire. Bien que son père fût plutôt grand et costaud, elle avait l'impression que la porte était sur le point de l'avaloir.

Gérald fit signe à Lisa de s'approcher. Elle voyait bien qu'il était en train de fouiller sa poche.

— C'est à ton tour maintenant, dit Gérald. Tu vas donner le départ des vacances.

Curieuse, Lisa regardait la chose que son père commençait à dérouler entre ses mains et qui se balançait maintenant dans le vide au bout d'un long ruban rouge. C'était quelque chose qui sortait de l'ordinaire et qui venait d'un autre âge, qu'on ne voyait que dans les histoires du chevalier : une grosse clé en métal, le genre qu'on utilisait pour ouvrir des cachots de prisonniers ou des trésors cachés.

— Tiens ma Lili, dit-il. Tu veux ouvrir la maison ?

Avec une solennité étrange, Gérald écarta le ruban rouge entre ses bras et plaça le cercle au-dessus de la tête de Lisa pour venir asseoir le collier avec ses grandes mains autour du cou de sa fille, puis il remonta ses longs cheveux blonds au-dessus du ruban. La clé était bien aussi lourde que Lisa le pensait quand elle la sentit pendante de tout son poids sous son cou, froide contre son t-shirt.

— Vas-y, lui dit Éléonore.

Lisa s'arrêta devant la grande porte en bois, un peu intimidée, la lourde clé dans ses mains, hésitante.

— Vas-y, ouvre, lui dit Gérald.

Elle inséra la clé dans la serrure de la porte. Ça rentrait parfaitement.

Comme si Arthur insistait lui aussi, il émit un petit

bruit en gigotant, invitant sa grande sœur à finaliser son geste. Elle tourna finalement la clé dans un gros cliquetis sourd et sec.

Lisa retira la clé et regarda à nouveau son père et sa mère, contente d'elle-même. Mais ce n'était pas fini. Elle fut invitée à tourner la poignée, alors elle posa sa petite main dessus, se demandant comment ça pouvait lui être possible de tourner cette grosse chose. Mais si tourner la grosse clé avait été facile, la poignée devait être faite de la même façon. Et elle l'était : Lisa ne dûit forcer qu'un peu pour que la porte s'ouvre enfin, révélant un couloir sombre et frais d'un autre temps.

5

Loin de l'autre côté de la grande cour de graviers, de l'autre côté du muret en pierre pluricentenaire et des haies piquantes, deux yeux orangés dans la lueur du soleil couchant suivaient les allées et venues de la famille qui osait venir habiter la maison abandonnée.

Là, sous les branches blanches et sèches d'un grand arbre mort aux rubans rouges flottant dans le vent, la vieille Élisabeth, élégante et soignée dans sa robe fleurie, les regardait tous les quatre : le père et ses valises, la mère avec son petit dans les bras et la fillette, une blondinette pleine d'énergie qui sautillait à cloche-pied avec son sac à dos tigré vers la maison... la maison de...

Derrière la végétation dense, la vieille femme aux cheveux de paille parlait tout bas.

— Ça y est Georges. Il est revenu. Avec toute sa famille cette fois. J'en étais sûre. Je savais qu'on n'allait plus être tranquilles ici—

Élisabeth s'interrompit un instant pour suivre du regard la démarche d'Edmond, l'autre nuisance

habituelle, qui sortait au loin de son portillon inexistant pour se rapprocher de la famille.

Elle soupira.

— Je te l'avais dit, reprit-elle, depuis qu'il avait commencé les travaux, je t'avais dit qu'on n'allait plus être tranquilles. Habiter cette maison maintenant, faire revivre le passé comme ça.

Par-dessus les silhouettes, les fenêtres de la maison d'en face toisaient Élisabeth telle une vieille menace prête à ressurgir, apportant avec elle des bribes de souvenirs comme des nuages de mauvais augure s'amoncelleraient dans le ciel.

— Je voulais l'oublier. Déjà que je l'ai en face de chez moi depuis toujours— Eh quoi ! Elle m'a bien oubliée, elle. À part pour me laisser ses mioches, bien entendu. Je suis bien assez gentille de l'avoir gardée, l'autre attardée. Je me demande bien pourquoi d'ailleurs. Mais la maison... la maison.

Élisabeth tenta de chasser ces mauvaises pensées de son esprit mais elle ne put s'empêcher toutefois de revoir la face pâle de ce dément de Victor.

Démon. Fils de criminel.

— On aurait dû la brûler. Quand ils sont partis, dit-elle, les yeux rivés sur les vitres sombres des fenêtres de la maison d'en face. Oui, tout brûler. Tu ne crois pas ?

Comme si elle attendait une réponse de sa relique mortuaire, Élisabeth caressait nerveusement la petite fiole de cendres du bout de ses doigts, toujours

concentrée sur le lointain mouvementé. Mais comme d'habitude depuis des années maintenant, aucune réponse ne survint de la chose inerte. Aucun son ne s'élevait autour d'elle, autre que le piaillage des oiseaux du soir ponctuant le bruit lointain de l'agitation des arrivées — aucun son, sauf bien sûr ce bruit qui se rapprochait maintenant des fourrés dans le fond humide du terrain, ce malheureux bruit tristement habituel qui la poursuivait jour et nuit depuis que sa fille avait quitté cette maudite maison (et qui lui survivrait bien après sa mort, à grogner et gratter encore et encore même au-dessus de sa tombe comme une vengeance du destin).

Ce grognement débile qu'elle n'en pouvait plus d'entendre tous les jours émergeait à présent des fourrés avec sa tête inhumaine tachetée de boue et son air absenté du monde civilisé.

— C'est toi, dit Élisabeth. Qu'est-ce que tu es allée fabriquer encore ?

La vieille femme regardait avec dépit le visage défiguré de sa petite-fille de vingt ans mentalement retardée, penaude et empêtrée de ronces, avec sa chevelure foncée, longue et rendue hirsute par l'agitation, parsemée de terre et de feuilles mortes ; cette face qu'elle ne pouvait plus voir s'entêtait à mâcher son butin braconné dans le voisinage (une vieille poule crue à moitié déplumée et poussiéreuse)

comme si une pulsion atavique guidait ses gestes et la rendait captive de sa frénésie sauvage.

— Arrête ça, c'est dégoûtant, dit Élisabeth. (Elle cherchait autour d'elle un moyen de lui faire lâcher sa proie.) Regarde-toi, espèce de... monstre, sauvage.

La vieille femme aperçut une branche morte sur le sol et la ramassa aussitôt pour donner un coup sur les mains de sa petite-fille. L'affreuse effrontée raffermir davantage sa prise sur son trésor, non sans geindre.

— Ça suffit ! (Un autre coup de branche sur sa joue et la jeune femme larmoyante lâcha cette fois-ci sa proie pour placer ses mains terreuses et plumeuses autour de son visage.) Tu es encore allée là-bas, dit Élisabeth. Qu'est-ce que je t'ai dit l'autre fois ?

Tressautant de sanglots, sa petite fille se recroquevilla.

— Regarde-moi. Qu'est-ce que je t'ai dit hein ? Tiens-toi droite.

Elle donna un autre coup et la jeune femme se redressa, osant seulement un regard fuyant vers sa grand-mère.

— Contrôle-toi. Un peu de tenue.

Élisabeth examinait l'engance de sa progéniture maudite et se demandait encore pourquoi elle ne s'en était pas déjà débarrassée dans la rivière comme les autres.

Déjà, cette bonne à rien n'était pas sa propre fille, mais la fille de sa fille, ce qui l'obligeait à en prendre

un minimum soin. Elle en était responsable. Mais si sa mère l'avait délaissée, c'était bien qu'elle n'en attachait aucune importance, non ? Oh, elle avait trouvé une bonne excuse pour lui mettre dans les pattes : c'était pour ne pas que son démon de fils lui mette les mains dessus elle aussi, lui avait-elle dit avant de partir. Après ça, elle ne l'avait plus jamais revue.

Si elle l'avait laissé faire, elle l'aurait noyé lui aussi, ça aurait été réglé. Personne ne l'aurait retrouvé dans la forêt.

Famille de dégénérés. C'est elle que j'aurais dû jeter dans la rivière.

Élisabeth lâcha sa branche sur le côté.

Trois gamins. Trois bons à rien.

Elle en avait assez de se tenir devant la face ingrate et gémissante de sa petite-fille.

— Allez, soupira-t-elle, rentre maintenant.

Elle lui indiqua la direction de la maison et la jeune femme suivit obligeamment, non sans adresser un dernier regard furtif à son repas qui commençait à se gâter sur l'herbe rase et brûlée par le soleil d'été.

— On va nettoyer ça, après je veux plus te voir, dit Élisabeth devant la porte d'entrée fenêtrée d'un vitrail. Et enlève tes chaussures avant de rentrer.

La grand-mère suivit son fardeau jusque dans l'entrée de sa vieille maison où elle s'arrêta une dernière fois pour jeter un coup d'œil furtif dans

la cour du hameau. Edmond n'était plus là. Tout le monde était en train de rentrer maintenant.

La vieille femme se retourna à nouveau et, après avoir retiré ses chaussures, disparut dans la pénombre des vieilles tapisseries.

